

Comment on s'amusait chez Napoléon III

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **25 (1887)**

Heft 39

PDF erstellt am: **25.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-189967>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Au milieu des vaches, on suppose l'âge par les bourrelets des cornes ; on parle de taille petite, moyenne, ramassée ; d'un cou mince et bien pris, d'un beau fanon, d'une poitrine large, de veines bien prononcées, de tétine fine et souple, de pis ronds et allongés, de hanches carrées, de peau douce et moelleuse, de robe fine, luisante, et que sais-je encore.

Quant à nous, peu initié à la science de l'élevage, et d'accord avec Toussenet, nous ne savons voir dans la vache que « notre mère nourricière à tous, dont les roses mamelles, gonflées de leur blanche liqueur, symbolisent si ostensiblement la fécondité de la nature. » — « Et, ajoute l'auteur que nous citons, s'il y a aussi une bonne bête, une bête du bon Dieu sur la terre, c'est bien le bœuf. Je ne passe jamais devant un attelage de ces braves animaux sans les remercier et les saluer tacitement du cœur, tandis que je passerais dix fois devant un ministre des finances en costume, sans éprouver le moindre besoin de lui tirer mon chapeau. »

Quelques pas plus loin, nous trouvons l'exposition des chèvres, moutons et porcs, où nous apprenons que, parmi ces derniers, la plus belle race est la race Yorkshire, et qu'il y a, en Suisse, 400,000 cochons. Est-ce bien le nombre exact ? je l'ignore.

Franchement, le spectacle de ces animaux dormant la grasse matinée, allongeant leur masse de lard sur la paille, lourds, hideux, la mine refronquée, ne remuant que sous les coups de canne ou de parapluie, en saluant l'assistance d'un horrible grognement, ces animaux, dis-je, sont peu intéressants : de vrais cochons, quoi !

Et ce qui me vexa profondément, c'est qu'on puisse les baptiser de noms d'honorables personnes. Le plus gros de ces porcs, par exemple, s'appelle John. C'est peu flatteur pour ceux qui portent ce nom, qu'en dites-vous ? Des laies s'entendent appeler lady Mary, lady Julia, miss Hellen ; mais c'est scandaleux !

A ce propos, je me souviens d'avoir entendu parler, dans l'exposition du bétail à cornes, de genisses *sans dents de remplacement* et de genisses *ayant des dents de remplacement* !

De quoi s'agit-il ? je vous prie !... Est-ce que les genisses porteraient des dentiers !!!

(A suivre.)

L. M.

Comment on s'amusait chez Napoléon III.

Un ouvrage qui vient de paraître sous le titre : *Compiègne*, par M. Lefèvre, fait de curieuses et amusantes révélations sur les distractions que Napoléon III offrait à ses invités dans ce château.

C'est aux chasses de Compiègne, en 1852, que Napoléon III s'éprit de Mlle de Montijo. Aussi celle-ci, devenue l'impératrice Eugénie, garda-t-elle toujours un vif attachement pour Compiègne, qui devint son séjour de prédilection. Le château fut choisi pour les chasses d'automne et les grandes réceptions.

Pendant chaque séjour, il y avait ordinairement cinq séries d'invités, de 80 personnes chacune, qui restaient quatre jours pleins. Chaque invité devait

être accompagné d'un valet de chambre ; mais comme beaucoup d'artistes, d'écrivains, de savants n'en possédaient pas, ils en empruntaient ou en louaient pour la circonstance. On raconte à ce propos qu'un savant, qui avait amené un domestique de louage, fut pris d'une secrète inquiétude quand il s'aperçut qu'il avait un accent étranger et qu'il était Italien.... Si c'était un complice d'Orsini, se disait-il, et s'il allait assassiner l'empereur !... Pendant toute la durée du séjour, le malheureux fut en proie à des transes mortelles ; il ne quittait pas son domestique de l'œil et ne fut rassuré que quand il eut repris le train avec son valet d'occasion.

Au reste, les invités de série s'ennuyaient fort pour la plupart pendant leur séjour. Les hommes de lettres, les savants, les artistes et même certains hommes politiques se trouvaient dépaysés parmi ce monde élégant et frivole. Le programme des plaisirs n'était guère varié. Il recommençait éternellement le même pour chaque série. La chasse à tir ou à courre dans l'après-midi, et le soir, après le dîner, qui avait lieu à 7 heures, on jouait à toutes sortes de petits jeux, au palet, au billard, aux charades, etc. Quelquefois on dansait aux sons d'un piano mécanique qui ne possédait que trois airs : un quadrille, une valse et une polka. Les plus graves personnages et l'empereur même ne dédaignaient pas d'en tourner la manivelle. Le chien favori de l'empereur, Néro, assistait souvent à ces réunions, et c'était à qui, parmi les courtisans, lui ferait les plus tendres caresses. Tout cela, on en conviendra, était bien peu récréatif.

Vers la fin du règne, on joua à Compiègne la comédie de salon. M. Viollet-le-Duc y remplit plusieurs fois le rôle de souffleur. — Dans une représentation de gala donnée au théâtre du château, l'empereur remarqua une poitrine plus constellée que les autres, et ne pouvant reconnaître de loin quels étaient les ordres qu'il y voyait briller, il interrogea un chambellan, qui, après informations, lui apprit que cet homme si décoré était le chef de l'Orphéon de Compiègne, qui avait détaché de la bannière, pour en orner son habit, toutes les médailles de grand et petit modèle, de vermeil et d'argent, obtenues par l'Orphéon dans les concours.

Permis de chasse. — On se plaint souvent de la lenteur avec laquelle on procède dans l'administration de nos services publics ; nous avons tort ou devons nous reconnaître tout au moins qu'on ne fait pas mieux ailleurs. Voici, par exemple, les diverses formalités par lesquelles il faut passer pour obtenir un permis de chasse à Marseille. C'est le *Petit Marseillais* qui parle :

« Le chasseur qui veut obtenir un permis doit faire, à M. le préfet, s'il est dans un chef-lieu ; à M. le sous-préfet, s'il est domicilié dans un canton, une demande sur une feuille de papier timbré de 60 centimes.

De là, il lui faut se rendre au bureau de perception et y verser la somme de 28 fr., dont quittance lui est remise.